

MANUEL DE SAVOIR VIVRE

Par Madame Nika Deboël

INTRODUCTION

« — Notre siècle n'est pas seulement le siècle des découvertes scientifiques, des inventions utiles, du progrès en tout ce qui touche au bien-être de la vie ; c'est aussi et surtout le siècle du développement de l'enseignement populaire, de la vulgarisation, au profit de tous, d'une foule de connaissances qui avaient été jusqu'à présent le privilège du petit nombre.

« Comment se fait-il que pendant que le milieu intellectuel de la nation s'élève ainsi, ce qui constitue le fonds même de la vie sociale, la bienveillance dans les relations, la courtoisie dans les manières, semble rester stationnaires.

« N'y a-t-il pas là une preuve irréfutable de l'incapacité ou peut-être de la résistance systématique d'une certaine classe de la société à s'assujettir aux lois de la politesse? » A cette opinion émise en sa présence, une aimable personne se récria vivement :

— Je n'accepterai jamais, dit-elle, qu'il puisse se trouver dans un milieu républicain et Bravien une seule personne incapable de bienveillance et de bonté. Or, qui dit bienveillance et bonté, dit politesse.

— Qu'entendez-vous donc par politesse, hasarda un des assistants.

— La chose la plus simple et en même temps la plus précieuse du monde, car elle ne s'apprend pas : le cœur seul l'inspire. Indépendante de la fortune et du savoir, elle est le fruit de l'éducation qu'il faut bien se garder de confondre avec l'instruction.

« La politesse consiste dans les signes extérieurs par lesquels on montre une attention soutenue, soit à écarter tout ce qui pourrait faire penser qu'on se met peu en peine de déplaire aux autres, soit à faire et à dire ce qui peut leur plaire. Elle est agréable à tout le monde; elle enhardit à demander des services qui ne coûtent point à ceux qui les rendent et à en offrir.

« Noble apanage du caractère national, glorieuse distinction dont il faut nous féliciter... Il ne faut pas croire que ce soit là une variété de l'éducation ou du caractère ; la politesse se lie étroitement à des vertus utiles, à des vertus sociales dont une nation peut être justement fière et heureuse. »

« Nul citoyen ne peut arguer d'ignorance en ce qui touche au code de nos lois, de même aucun membre de la société, telle qu'elle tend à se constituer, ne peut s'excuser d'un manque de savoir-vivre en prétextant qu'il ne connaît pas les usages.

— Vous avez parfaitement raison mais comment voulez-vous que l'ouvrier, le cultivateur, voire même l'honnête habitant d'une petite ville, sache de quelle façon il doit se comporter dans le monde, lui qui n'a pas eu le temps, ni l'occasion, ni peut-être même la volonté d'y être introduit ?

— Ce que la pratique lui refuse, il peut l'acquérir par la lecture, par l'étude; les traités sur cette matière sont nombreux. Un traité de savoir-vivre, clair, succinct et complet est encore à faire.

— Tant pis, car si vous ne vous trompez pas, il y a là une lacune regrettable.

— Que vous seriez bien aimable, de combler au plus vite.

C'est cet essai promis dans la conversation que nous venons de donner comme introduction à notre petit traité, qui va nous fournir le traité lui-même»

CHAPITRE PREMIER DU SAVOIR-VIVRE

I Du savoir vivre avec les domestiques.

Les domestiques doivent être considérés comme faisant partie de la famille agrandie. A ce titre, vous avez charge d'âme, ce qui implique le devoir de sage direction, d'activer surveillance et de bons traitements.

Du moment où ils entrent à votre service, vous en répondez; vous devez donc ne rien épargner pour leur rendre le devoir facile ; pour les éclairer, les instruire, leur faire goûter, aimer, pratiquer le bien.

« Il est humain et prudent tout à la fois, dit un auteur qui a traité à fond ces matières, de ne pas employer ses domestiques ou ses ouvriers à des travaux trop rudes ou trop prolongés, car, en cas de maladie contractée par eux au service de leurs maîtres, c'est à ceux-ci qu'incombent les frais de médecin et de médicaments. »

Parlez-leur toujours poliment, et, en leur donnant vos ordres, soyez clairs et précis.

« Quand vous demandez quelque chose, employez la formule : Voulez-vous bien, ou prenez la peine d'ajouter s'il vous plaît.

« Lorsqu'on vous apporte l'objet demandé, n'hésitez pas à dire Merci.

« Ne tutoyez pas vos domestiques; cet usage n'est plus dans nos moeurs. Appelez-les par leur nom. »

Si vous tenez à être respecté, ne laissez échapper aucune parole vive ou méprisante devant les gens qui vous servent. Prenez garde surtout de ne pas affaiblir leur moralité. Respectez en eux la dignité humaine, qu'aucune fonction honnêtement remplie ne saurait altérer.

Pensez à cela, et vous ne serez jamais tenté de vous autoriser de leur état de dépendance à votre égard pour les humilier ou les malmener.

II Des repas.

Les repas sont l'occasion d'une foule de petits détails dont le savoir vivre donne la règle et qu'il n'est pas permis d'ignorer.

« On ne doit pas vivre pour manger, mais on doit manger pour vivre. » De cet axiome résulte le devoir de ne pas ajouter une trop grande importance au fonds même du repas. Ainsi, on évitera de louer ou de critiquer les mets qui sont servis ; on s'abstiendra de porter ou de dé ; maintenir la conversation sur ce qui a rapport à la table.

A table, le maître et la maîtresse de la maison doivent se placer vis-à-vis l'un de l'autre. Les places d'honneur sont pour les hommes à droite et à gauche de la maîtresse de maison, pour les femmes à droite et à gauche du maître de maison.

Le maître et la maîtresse, après avoir désigné à leurs convives les quatre places d'honneur, laissent les autres se placer à leur guise, à moins qu'au moyen de cartes nominatives, posées sur chaque couvert, ils n'aient d'avance distribué les places.

Ce placement est une grande affaire qui demande tout le soin et tout le tact des maîtres de maison : là position, l'âge, la connaissance parfaite de ses invités : caractère, habitudes, intimités, doivent être pris en considération. Le plus ou moins de gaîté et d'entrain d'un dîner tient en effet, aux rapports qui s'établissent, dès le premier service,

entre les voisins de table, et l'on ne pourrait dire jusqu'où peuvent aller la satisfaction ou les froissements d'amour propre provoqués par une place un peu plus près, ou un peu plus éloignée du haut bout de la table.

Les maîtres de maison ne doivent ni vanter les mets s'ils sont bons, ni s'excuser s'ils sont mauvais.

Un domestique fait-il quelque maladresse, laissez la passer inaperçu — sauf à l'en reprendre ensuite — à moins cependant que cette maladresse n'ait lieu au détriment de quelques-uns des invités, comme une sauce versée sur une robe, sur un habit, auquel cas non-seulement des excuses sont dues à la victime de l'accident, mais des mesures doivent être prises pour le réparer immédiatement.

Dans une bonne maison, le service se fait en silence; les domestiques sont muets et glissent plutôt qu'ils ne marchent. Ils évitent avec un soin extrême le choc des assiettes, le bruit des fourchettes.

Puisque nous avons abordé cette grande question du service de la table, nous pensons devoir donner quelques avis touchant la manière de disposer ;

La table doit présenter un aspect joyeux et engageant. Le linge d'un beau blanc et bien symétriquement placé; rien n'est disgracieux comme une nappe dont un bout pend plus que l'autre, comme des serviettes pliées irrégulièrement, des assiettes mal espacées. L'argenterie, les cristaux, la porcelaine, tout doit étinceler aux feux de 3 bougies ou des lampes. La cuillère, la fourchette et le couteau sont placés à droite. Trois verres sont l'escorte obligée de chaque couvert : un pour le vin ordinaire, c'est le plus grand, Un pour les vins de choix et un pour les vins fins d'entremets ou de dessert.

Le verre à Champagne seul ne figure pas sur la table au début du dîner. Il y est apporté au moment où le vin lui-même fait son apparition.

Aux quatre points cardinaux sont placés les carafes et les bouteilles. Lorsque la table compte plus de douze couverts, on établit des subdivisions entre ces quatre points.

Les dîners se servent à la Bravienne. Il fait succéder trois services sur la table : 1° le potage, les entrées et les hors---d'oeuvre: 2° le rôti et les entremets ; 3° le dessert, qui est la partie la plus brillante du repas, celle dans laquelle les soins et le bon goût du maître et de la maîtresse de maison ont le champ, libre pour se développer. Une personne de goût entremêle les fruits de feuillage, dresse avec art les bonbons et les gâteaux, décore la table de fleurs disposées dans d'élégants cristaux, dans de coquettes porcelaines.

On peut à tous les services orner le couvert de surtouts et de bouts de table en cristal, en vermeil, etc....

Voilà pour le service matériel. Voyons maintenant quels sont, au point de vue moral, les devoirs des maîtres de maison.

Le choix des convives réclame tout d'abord leur attention. Choisissez autant que possible vos invités dans le même milieu, c'est-à-dire parmi des gens ayant les mêmes habitudes, les mêmes goûts, voyant le même monde. Evitez surtout de mettre en présence des éléments disparates, des parti-pris d'opposition ou de discorde. « Il est en effet fort désagréable d'avoir des ennemis, des antagonistes déclarés, mais il l'est bien plus encore de s'asseoir avec eux à la même table. »

C'est là pour les gens de coeur une véritable souffrance, pour les orgueilleux un froissement cruel. Entre gens bien élevés, cette souffrance, ce froissement ne se donneraient pas, il est vrai, ouvertement cours, mais il est impossible qu'ils ne se traduisent pas, par une certaine aigreur dans le son des voix, par une évidente raideur qui suffisent à arrêter l'entrain, à troubler la gaîté de tous les assistants.

La conversation pendant le dîner doit être encore, et pour les convives et pour leurs hôtes l'objet d'une grande attention. Les seconds doivent y apporter un tact tout particulier.

Un maître et une maîtresse de maison ont le devoir, en faisant tout ce qui est possible pour rendre leur hospitalité agréable à chacun, de veiller avant; toutes choses, à ce que leur maison soit respectée.

Or, elle ne le serait pas si la conversation se plaisait sur des sujets inconvenants ou légers, de nature à offenser de chastes oreilles, ou à faire entendre, même en badinant, aux jeunes gens présents où aux domestiques chargés du service, quelques-uns des paradoxes, quelques-uns des sophismes qui s'attaquent soit "aux saines doctrines de la république et de la morale, soit au principe impérieux de l'autorité.

Ils se chargeront donc eux-mêmes de diriger la conversation, qu'ils auront soin de maintenir sur des sujets généraux, agréables, et de nature à ne blesser aucune susceptibilité.

Enfin et sous aucun prétexte, on ne s'interpellera d'un côté de la table à l'autre. On n'appellera les domestiques ni par leur nom, ni par les dénominations en usage dans les lieux publics, de « la fille, » ou « garçon » . On ne dira pas d'avantage mademoiselle, monsieur, mais on suppléera à toute appellation directe par des tournures de phrase du genre de celles-ci : Veuillez..., voudriez-vous... Voulez-vous bien... etc. .

Règle générale : Tout-à-parté, surtout entre personnes d'un sexe différent, est en public de la plus hante inconvenance. Inutile, dans ces lignes de préciser que les convives gardent scrupuleusement les pieds sous leurs chaises !

III Les devoirs de l'hospitalité.

La chambre d'amis. A la campagne, toute personne un peu aisée doit avoir à la disposition de ses connaissances ce qu'on appelle la chambre d'amis.

Cette chambre, toujours disponible, ne doit être ni la moins bien située, ni la moins bien meublée. L'hôte que l'amitié ou des nécessités d'affaires y amènera doit y trouver tout ce qui se rapporte aux soins de toilette et de propreté.

Quelque confiance que vous ayez on vos domestiques, ne vous reposez jamais entièrement sur eux de ces soins si minimes en apparence, si importants en réalité. Surveillez-en l'exécution, et quelles que soient vos occupations, ne laissez jamais entrer un hôte dans la chambre que vous lui destinez sans l'avoir minutieusement visitée et examinée.

« Recevoir quelqu'un, dit un écrivain célèbre, c'est se charger de son bonheur tout le temps qu'il est sous notre toit. Ainsi considérée, l'hospitalité n'est pas un, des moindres devoirs de la vie sociale. »

IV Des conversations.

La conversation demande non seulement un tact particulier ; mais elle est assujettie comme la correspondance à certaines règles d'usage, dont l'observation est en quelque sorte la pierre de touche de la bonne éducation.

Ne demandez pas à quelqu'un que vous abordez comment se porte votre mari, votre mère, votre femme, votre fille. Dites bien moins encore : votre dame, votre demoiselle.

Mais dites : Monsieur votre mari, Madame votre mère, Mademoiselle votre fille, etc Monsieur, madame, mademoiselle tout court ne se disent que par les domestiques en parlant de leurs maîtres ou par ceux-ci en parlant à leurs domestique. Ainsi un maître de

maison demandera à la femme de chambre de sa femme, si madame est sortie ou rentrée.

Un étranger, en faisant la même question demandera Madame X...

Il faut parler à chacun le langage qui lui convient. Par exemple, on évitera les termes techniques quand on s'adresse à une personne étrangère à l'art où à l'industrie dont il est question. On aura recours à des formules particulièrement respectueuses avec des supérieurs ; Toutefois, le respect ne doit jamais aller jusqu'à l'obséquiosité pas plus que la simplicité ne doit dégénérer en trivialité.

CHAPITRE DEUXIÈME DU SAVOIR-VIVRE HORS DE CHEZ SOI

I Du savoir-vivre dans la rue.

Le maintien et la démarche nous occuperont tout d'abord. Et avec un auteur compétent en la matière nous dirons :

« En général on doit tenir le corps droit, la tête droite et ne regarder que devant soi..

« Regarder fixement tout le monde ou bien fixer une personne en particulier et surtout la fixer de la tête aux pieds est un manque de civilité qui, poussé à certaines limites, s'appelle impertinence. »

Voilà pour, le maintient, quant à la démarche, souvenez-vous que ;

« La démarche d'un homme ou d'une femme d'esprit et même simplement d'un homme ou d'une femme bien élevé a quelque chose de particulier qui frappe à première vue. » A quoi cela tient-il ? A l'habitude prise de bonne heure de s'observer sans en avoir l'air et à la conviction que nul n'est dispensé, en aucune occasion, de se respecter soi-même et de respecter autrui.

La rue est la propriété de tous les passants. Nul donc n'a le droit d'y gêner son voisin. Pour les gens en voiture, ne gêner personne et n'être gêné par personne est l'affaire du cocher, il n'en est pas de même pour le piéton, qui doit, tout à la fois, se garer de tout obstacle et ne faire obstacle à personne. .

Il y a pour cela des règles de savoir-vivre qu'il faut connaître et surtout observer. Celui qui a le mur des maisons à sa droite, à le droit de poursuivre son chemin sans se garer, c'est à la personne qui vient en sens contraire à se détourner et au besoin, à descendre du trottoir.

Quand deux personnes se croisent, chacune d'elle doit appuyer sur la droite, c'est le moyen de ne pas se heurter, ni s'embarrasser.

Si ce double mouvement n'était pas fait à temps et qu'il en résultât une sorte de confusion, on doit échanger un salut et, selon les circonstances, quelques paroles d'excuses.

Prenez garde d'élever trop la voix dans la rue, vous passeriez pour une personne sans éducation ou pour un fat qui veut à tout prix attirer l'attention.

Si vous abordez des amis, n'obstruez pas le trottoir, ne vous formez pas en bande de manière à forcer les passants à s'effacer pour vous faire place.

Sauf à vos amis intimes, ne soyez jamais le premier à offrir la main; mais si elle vous est offerte, empressez-vous de la prendre.

Qui que vous ayez à saluer, ne vous bornez pas à un simple mouvement ni à un signe de tête, mais découvrez-vous entièrement. Le salut militaire seul comporte le geste de porter la main au front.

À l'extérieur, veillez à toujours porter un couvre chef. Sortir tête nue serait de la plus haute inconvenance. Prenez garde que votre canne, votre parapluie n'incommodent personne.

II Du savoir-vivre dans les établissements publics.

Règles générales

Il est de mauvais ton d'entrer dans un établissement public le chapeau sur la tête. Certains hommes ont l'habitude de ne pas se découvrir quand ils entrent dans un magasin, c'est un tort. Il est gênant pour les autres, et par conséquent malséant de causer trop haut dans un café, dans un restaurant et surtout dans un cabinet de lecture. Si le garçon du restaurant ou du café demandé pour un autre consommateur la carte que l'on consulte, le journal qu'on lit, on doit faire attendre ces objets le moins possible.

Chez les marchands, Dans les magasins, soyez polis et discrets. Expliquez ce que vous voulez de manière à ne pas faire déplacer cent objets avant qu'il s'en trouve un qui vous convienne. Le temps est de l'argent. Si l'on vous montre des bijoux et autres objets de prix, touchez-les le moins possible. Quand un article ne vous convient pas, refusez-le, mais sans le déprécier. Vous n'avez pas le droit d'imposer votre appréciation au marchand et encore moins celui de le blesser ou de l'humilier.

Dans une administration, si vous avez à attendre votre tour, et que cette attente soit longue, réprimez toute marque extérieure; d'impatience ou d'ennui ; abstenez-vous de toute observation critique, de toute plaisanterie, de toute allusion.

Avez-vous à vous plaindre d'un manque sérieux de forme ou de quelque erreur préjudiciable, adressez-vous à qui de droit, mais ne faites pas dans le bureau ce qu'on appelle une scène. En un mot, n'oubliez pas que les agents d'une administration quelconque ne sont pas à votre service, que vous n'avez pas d'ordre à leur donner, de réprimande à leur adresser.

III Les Bals et soirées.

Les bals et les soirées exigeant toujours une tenue de cérémonie, les lettres d'invitation doivent être adressées au moins huit jours d'avance.

On répond à une invitation de ce genre par l'envoi d'une carte, sans pour cela engager en rien sa liberté d'action.

On est en effet libre jusqu'au dernier moment d'accepter ou de ne pas accepter, les maîtres de maison ne basant pas leurs préparatifs, comme dans un dîner, sur le nombre précis des personnes présentes.

N'arrivez ni trop tôt ni trop tard à une soirée. Ayez soin, avant d'entrer, de jeter un dernier coup d'oeil sur votre tenue, boutonnez vos gants, en un mot, que votre tenue ne laisse rien à désirer.

Si on amène un ami dans une soirée, on le présente d'abord et nominativement à la maîtresse et au maître de la maison, après quoi on a soin de lui désigner les personnages importants qui sont présents, afin qu'il ne lui arrive aucune maladresse dans sa conduite avec eux.

A une soirée littéraire ou musicale, personne ne doit profiter du moment où l'on fait de la musique, où l'on chante, où l'on fait une lecture, etc., non-seulement pour quitter le salon, mais encore pour y entrer.,

Aucun mouvement, aucun bruit ne doit se produire; chacun doit écouter ou au moins avoir l'air d'écouter très attentivement.

On n'applaudit pas dans un salon comme on le ferait au théâtre; on se borne à un murmure flatteur auquel les personnes autorisées par leur âge, leur position, leur compétence en la matière ajoutent seuls quelques mots bien sentis.

Le jeu

Une fois la partie engagée, les joueurs doivent être tout à leur jeu ; il leur est interdit d'avoir aucune conversation avec les assistants, de recevoir leurs conseils, etc...

Il est de très mauvais goût de se réjouir quand on gagne, de se fâcher quand on perd. Les réflexions critiques sur le jeu de son partenaire, les remarques railleuses sur les fautes de ceux qui perdent sont également interdites.

On ne quitte la table de jeu, quand on a gagné, qu'après avoir offert une revanche à celui qui perd.

Les dettes de jeu sont réputées – bien mal à propos à notre avis – dettes d'honneur et doivent se payer dans les vingt-quatre heures.

Avis à quiconque serait tenté d'exposer plus qu'il n'est en mesure de perdre !...

IV Des dîners en ville.

Une invitation à dîner étant acceptée, le premier, le plus important des devoirs est de ne pas se faire attendre, c'est-à-dire d'arriver à l'heure précise qui a été indiquée. Plus tôt, on ferait preuve de manque d'usage; plus tard, vous occasionneriez de l'embarras à vos hôtes de l'ennui aux conviés, et vous vous exposeriez par ce fait même à la malveillance et à la critique.

« Rien, en effet, plus que l'attente n'aigrit contre celui qui la cause, et aucune attente n'est plus chagrine que celle d'un estomac affamé. »

Refuser la place qui vous sera assignée sous prétexte qu'elle est trop honorable serait une gaucherie équivalente à une impertinence : il n'appartient à personne de modifier les dispositions jugées convenables par un maître de maison.

S'asseoir avant que le maître ou la maîtresse de maison se soit assis serait le fait d'un malappris.

A table, ne déployez pas entièrement votre serviette, ne passez pas un bout dans le revers de votre gilet, laissez-la simplement ouverte sur vos genoux.

Ne coupez pas votre pain avec le couteau; rompez-le avec les doigts.

Ne portez jamais le couteau à la bouche, ne vous en servez pas pour pousser les morceaux sur la fourchette; ne coupez pas les morceaux à l'avance.

Ne mangez ni trop vite, ni trop lentement. N'essuyez pas votre assiette avec du pain. Ne déposez aucun reste sur la nappe. Ne prenez rien avec les doigts, si ce n'est cependant Un os de poulet ou de gibier à plumes; ou encore les asperges, les feuilles d'artichaut, les fritures de petits poissons comme goujons, les écrevisses, les petits pâtés, les radis ainsi que les fruits et pâtisseries sèches.

S'il vous manque ou du pain ou de l'eau, vous faites un signe au domestique, qui d'un coup d'oeil saisit ce dont vous avez besoin et vous l'apporte.

Dans tous les cas il s'approche, et à demi voix vous lui demandez ce qu'il vous faut.

S'il s'agit d'eau, vous vous gardez bien d'élever la carafe vide au-dessus de votre tête; vous l'indiquez de l'oeil ou tout au plus du doigt,

Attendez pour boire que votre bouche soit vide, essayez-la, buvez posément et sans bruit.

Ne gesticulez ni avec le couteau, ni avec la fourchette; ne le heurtez pas contre votre assiette, ne les posez pas à plat sur la nappe de façon à la tacher.

On ne trinque plus à table; c'est un usage abandonné. Il est cependant certains dîners — dîners officiels, dîners de fête, etc. — où au dessert on porte des santés; c'est ce qu'on appelle des toasts. Ces sortes de santés ne sont autre chose que des petits discours ordinairement préparés d'avance. Les maîtres de maison et les personnages jouissant d'une certaine notoriété ont seuls le droit de se produire ainsi en public.

Les assistants doivent écouter avec attention et se lever au moment où l'on choque les verres.

V Le téléphone

L'apparition récente de cet appareil à grandement facilité la vie des concitoyens. Le téléphone remplace néanmoins pas l'art épistolaire. Il serait inconvenant de répondre aux invitations que l'on vous fait par ce moyen.

Les domestiques habituellement ne touchent pas à l'instrument. Les hommes et femmes honorables décrochent eux-mêmes et saluent l'opérateur ou l'opératrice de la Compagnie Téléphonique Républicaine. Ils indiquent de façon intelligible et avec concision le nom et l'adresse de la personne — ou du service — qu'ils souhaitent joindre.

Une fois la communication établie, il est d'usage de décliner son patronyme et sa qualité afin d'hôter toute ambiguïté sur son identité.

Parlez haut, sans retenue et raccrocher sèchement sont des comportements qu'un homme ou qu'une femme du monde n'ont pas.